

Christian Prigent, “Lucrèce à la fenêtre”  
*K. Revue trans-européenne de philosophie et arts*, 6 – 1 / 2021, pp. 218-227

Christian Prigent  
**Lucrèce à la fenêtre**

## LUCRÈCE À LA FENÊTRE

pour Claude Minière

1

Lucrèce vient à la fenêtre et dit :

je vois la graisse le sucre la peste je  
touche le mur armé le  
firmament je vois  
la lumière grecque creuser dans ça je vois  
l'écru le  
cruel

je pense avec ça j'écris  
ça dans la chance que ça  
la graisse le sucre la peste le toit l'armature murée  
tombent en pluie de fleurs plumes gouttes spermes rosées  
dans la poudre libre dans la rapacité des eaux dans  
la lumière des signes inadéquats

hommes du futur, salut !

2

J'ai dit : *per totum video inane geri res.*  
J'ai vu le réel se faire dans le vide, j'ai vu le réel vider les noms de la langue.  
J'ai vu le vide des noms face au mouvement d'engendrement des choses.

3

*Sept heures, la « prose du monde » et la  
« prière de l'homme moderne » (le journal)*

*J'entends la prose du monde.*

*J'entends le déjà pensé déjà écrit.*

*Je vois le mur des langues opaques.  
C'est dedans qu'il faut ouvrir*

*(l'espace : la respiration).*

*Le monde nous pompe l'air.*

*Oxygène ! oxygène !*

*Les portes claquent les  
bêches grincent  
debors fait corps*

*(debors ! debors !)*

4

« Quant à la distance des choses, l'image nous permet de la voir et se charge de montrer les différences. Car, sitôt émise, l'image chasse et repousse tout l'air qui s'interpose entre l'objet et nos yeux : ainsi la couche d'air à travers eux s'écoule, balaie en quelque sorte la pupille et disparaît. Voilà pourquoi nous percevons la distance des choses. Plus il se trouve d'air poussé, plus longue est la brise qui balaie nos yeux, et plus lointain nous paraît l'objet. Sans doute tout cela est-il extrêmement rapide pour que nous voyions à la fois l'objet et sa distance. À ce propos, il ne faut nullement nous étonner si les images frappent nos yeux sans pouvoir paraître isolément, tandis que les objets sont vus. Ainsi, quand le vent fouette à coups redoublés, quand l'âpre froid transperce, nous ne ressentons pas chaque particule isolée de vent et de froid mais plutôt leur ensemble, et nous voyons notre corps se meurtrir comme si quelque chose le fouettait et lui faisait sentir sa présence au dehors. »

J'ai dit : *nec me animi fallit... / difficile illustrare... versibus esse / multa novis verbis cum sit agendum / propter egestatem linguae.*

J'ai su l'indigence des noms devant la faim des choses, le roulement des corps sous le bruissement des phrases, le masque divinisé des vers rongé par l'illimité souple.

J'ai su que les choses (*primordia rerum, genitalia corpora rebus*) venaient de plus loin et allaient plus loin que là où le sens les fixe en vanité pour nous.

J'ai su comme vous diriez l'inadéquation de la langue au réel.

Hommes du futur, traduisez mon titre :

*De rerum natura = Du Réel (de l'Innommable).*

*fenêtre (le cadre) effet d'être  
doigt dans l'œil soleil*

*zéro vue fumée  
rien (ça vient)*

*rien : n'être que feu  
(fatum) ou même  
pas (j'écris ça)*

*debors : « nature » (c'est-  
à-dire réel)*

*pas de noms : vide  
choses dans le champ  
vache ou : espace*

*c'est tout c'est vert c'est  
ouvert (per*

*totum inane video  
geri res)*

J'ai dit : indigence, manque, jeu.

Cette difficulté = nommer l'âme innommable du réel.

L'âme (*corporibus parvis et levibus et rotundis*) : fine graisse des corps, huile subtile de la matière.

Petite, ronde, légère : *quae vento spes raptast saepe misella.*

L'âme : l'impossible.

J'ai soufflé en vers quelque chose de l'impossible.

Le chant : chant sur rien, sur le rien du réel, sur la nature de rien de nommable.

Un souffle (*aura, spiritus*) :

*et reserata viget genitabilis aura*

(la poésie, pendue à la bouche du désir).

*Écrire : trou du trou de force  
dans la faiblesse des formes*

*je : la transe (mais pas plus qu'une  
fébrilité fibreuse du dedans)*

*autour : la graisse (Beuys ?)*

*l'espace : ça  
(tournis  
de la négation maigre)*

*je jette du trou dans la  
tonitruance des formes grasses*

*débâcle ! ô débâcle !*

*(j'écris je fais des bâtons)*

Hommes d'aujourd'hui, qu'est-ce que le réel ?

J'ai dit : *rerum natura* = commencement, engendrement, vide, mouvement. Pas : *gestae res*. Mais : *res nascentes. Creatrix natura.*

Réel : chaque chose en mouvement, infixé, innommable.

Monde ouvert. Vide + motilité.

Face à ce défi : la langue.

C'est-à-dire la passion néologique (*multa novis verbis cum sit agendum*)

Parce que ça (*quod agendum est*) vient dans les failles de la logique (découvre l'exception du réel aux langues).

Le nouveau est invincible. L'invincibilité des langues est dans le savoir qu'elles ont à trouver – et toujours introuvables, trouées.

Ça s'appelle : passion de la nomination. J'ai connu ce vertige, cette souffrance et cette exaltation.

Et j'ai dit, misérable et glorieux dans ma solitude : *avia Pieridum peragro nullius ante / trita solo.*

L'allitération n'est pas un effet rhétorique, une prime de plaisir harmonique. L'allitération est une chance ce sens – c'est-à-dire de déstabilisation du sens, de décollement animé (*spes misella saepe vento raptā*), de jeu, de glissement des signifiants dans l'épaisseur sémantique.

L'allitération dit : vide + motilité (réel).

Ainsi : *vivida vis animi pervicit.*

Rebond de la force qui évide : *vi*, oui.

L'allitération est un mode de symbolisation du réel comme infinité fuyante.

Le vieil Ennius, déjà, en faisait des tonnes. D'où qu'on l'a dit lourd. Mais cette lourdeur, qu'est-ce d'autre que le poids du hors-sens musical venant malaxer, engorger, gêner la fluidité déréalisée du sens – et faire sens de cette ralentie, de cet épaissement, de ce dédoublement de la ligne du vers ?

*Repli sciatiqué dedans mal  
de dos lumbago d'ego*

*debors c'est retors ça  
me fait des gosses dans le dos*

*ou : corporis caecis  
igitur natura  
res*

*unde initum primum capit  
res quaeque movendi*

*ab ! bouger souffler respirer !  
se  
déplier le cul des rotules !*

*– articule, poète, articule !*

12

Ce que verra, près de vous, Ponge (FRANCISCVS PONTIVS NEMAVSENSIS POETA) :  
dans mon poème, la langue ne dit pas seulement la nature (le réel) : elle *fonctionne* comme la Nature,  
elle travaille comme le réel (« homologie de fonctionnement »).

J’ai cherché une physique de la langue. J’ai roulé en vers son mécanisme (plus que sa capacité à  
figurer).

La langue ne doit pas être mais (re)naître : *Venus* génératrice, engendrement, *clinamen*, méta-phore,  
écholalies : *labentia signa*, signes dérapés sur le trou débondé du ciel.

Et les Dieux paisibles, immobiles, muets, absents, nommés = rien.

Le trou de lumière diffuse : un poudroïement de signes erratiques, sans dieux (sans « signifié  
transcendantal »).

13

*Oui, ce placatumque ----- caelum  
nitet diffuso lumine :*

*J’ai vu le trou*

***go! ff! re!***  
***U***  
***:***

*plaqué le ciel plâtras d’atomes (placatumque caelum) :*  
*voici midi voici la luminosité nidifusée (diffuso lumine)*  
*tombée du trou d’énormité*

*et voici les hommes calés nichés  
dans l'unanimité la nullité im  
placablement sans  
voix les hommes  
voués aux glissements d'ailes aux  
signes allumés sur l'informe je*

*vois descendre l'épouvantable tendre rose  
esclandre des choses c'est  
la matière des noms  
des nons – c'est-à-dire fleuves fleurs et  
sourires et cœurs happés  
dans les rapides courants de l'air : toi, moi  
dans la lumière d'angoisse de volupté de  
l'innommé*

14

La méta-phore est le mouvement foré dans la langue.

Ce qui y fait effet et sens est le mouvement – et non les pôles entre lesquels la langue, dans le transport métaphorique, bouge, oscille, glisse.

J'ai dit que les lettres étaient des métaphores de l'atome :

*quo pacto verba quoque ipsa / inter se paulo mutatis sunt elementis / cum ligna atque ignes distincta voce notemus.*

J'ai dit que le glissement des atomes dans le vide et leurs agglutinations étaient comme le glissement des lettres agglutinées en unités provisoires de sens.

Lisez aussi l'inverse : la physique est une métaphore de la langue. Le vide et l'infini (l'alea sémiotique) face au plein et au fini (la stase du sens, le lien). Entre les deux : la difficulté de nommer, l'indigence de la langue, le langage inadéquat aux choses (*rebus*).

Et les formes (la formalisation) de cette difficulté : le glissement sonore, la torsion prosodique, le change métaphorique.

Le clinamen est le style (la distinction, la différAnce, les ex-centricités du langage).

15

*Les mots les bouées  
espace / trasgression / ailleurs  
c'est dans les buées*



*autour : l'âme (ronde  
et légère et  
fine)*

*ça glisse, la lame :  
espace / transe / graisse /  
ions : clinamen meilleur*

*note, poète, note ! :*

*la langue sur ses pneus  
iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii  
dérape*

16

Ponge encore : « l'objet de notre émotion placé en abyme », le sujet hors-de-lui, happé (= inspiration ?) par l'abyme innommé.

Et le réel, au fond, comme trou (soleil, sexe, mort).

Soit : l'Ob-jeu.

Il y a du jeu : clinamen.

Ça dévie, ça bouge, ça change, ça penche, ça écrit

– *subter labentia signa*

Qu'est-ce que la poésie ? :

ce qui, parcouru d'ions signifiants libres, découpe, scande, et fait vaciller le fronton majusculé, plein et atone de la prose politico-juridique,

ce qui défie, les ignorant, la sommation des Dieux debout écrasants.

La poésie emporte l'énergie d'écrire dans la fermeture (du) symbolique – ou : le firmament.

Comme *lapsus* des signes dans le vide.

Liens variés, densités, chocs, rencontres, mouvements : *varios conexus, pondera, plagas, concursus, motus*.

J'ai essayé d'ouvrir poétiquement le monde cadencé par l'enchaînement symbolique-mythologique.

J'ai appelé Vénus la force innommable qui poussait en moi pour creuser ça : *te sociam studeo scribendis versibus esse*.

*Venus* : nom provisoire du désir, de la pulsion (vide, atomes).

*Genetrix* : nom du point zéro de la force d'engendrement.

*Genitabilis aura* : souffle inspirant, levée du désir, sémiotique, poésie.

## TRADUCTIONS :

- *per totum video inane geri res* : je vois les choses se faire dans tout le champ du vide.

- *nec me animi fallit... / difficile illustrare... versibus esse / multa novis verbis cum sit agendum / propter egestatem linguae* : je n'ignore pas que de nombreux points sont difficiles à traduire clairement en vers d'autant qu'il y faut des mots neufs du fait de l'indigence de la langue.

- *primordia rerum* : les principes des choses.

- *genitalia corpora rebus* : les corps générateurs des choses.

- *corporibus parvis et levibus et rotundis* : des corps fins, légers et ronds.

- *quae vento spes raptast saepe misella* : le frêle espoir que le vent emporte vite.

- *et reserata viget genitabilis aura* : le souffle fécondant reprend vigueur.

- *gestae res* : les choses faites.

- *res nascentes* : les choses en train de naître.

- *creatrix natura* : la nature créatrice.

- *quod agendum est* : ce qu'il y a à faire.

- *avia Pieridum peragro loca nullius ante / trita solo* : j'arpente des espaces inexplorés des Muses, que nul avant moi n'a foulés.

- *vivida vis animi pervicit* : la vive vertu de son esprit vainquit.

- *corporis caecis igitur natura gerit res* : la nature engendre donc par le biais de corps invisibles.

- *unde initum primum capit res quaeque movendi* : d'où chaque chose tire le principe de son mouvement.

- *labentia signa* : les signes errants.

- *placatumque nitet diffuso lumine caelum* : pacifié il brille d'une lumière profuse, le ciel.

- *quo pacto verba quoque ipsa / inter se paulo mutatis sunt elementis / cum ligna atque ignes distincta voce notemus* : les mots eux-mêmes sont faits d'éléments légèrement différenciés : nous distinguons ainsi par la prononciation *ligna* (bois) et *ignes* (feux).

- *varios conexus, pondera, plagas, concursus, motus* : connexions diverses, densités, chocs, rencontres, mouvements.

- *te sociam studeo scribendis versibus esse* : je sollicite ton aide pour composer mes vers.

- *genetrix* : l'engendreuse, la nourricière.

- *genitabilis aura* : souffle fécondant.

Christian Prigent, *Salut les anciens* © P.O.L. Editeur, 2000

Traduction de Luciano Pellegrini en collaboration avec Fanny Eouzan et revue par l'auteur.

La citation (partie 4) est extraite de la traduction de Luca Canali, *La natura delle cose*, BUR, 1994.